

## The King of the city

Mario ne peut s'empêcher de sourire quand il revoit cette soirée où sa vie a basculé. Les énormes projecteurs accrochés aux poutres de la Halle des sports, les cris des spectateurs qui faisaient vibrer les tôles et lui revenaient en écho dans les oreilles dans un battement de grosse caisse, les cordes qui tremblaient au rythme du pas des combattants et la sueur qui poissait le plancher du ring en dégoulinant en longues larmes tout au long du corps des deux adversaires.

De temps en temps, entre deux rounds, à travers un rideau de sueur et de sang, il jetait un coup d'œil furtif sur la salle, très vite pour que le staff ne s'en aperçoive pas, le boss n'aurait pas apprécié, il devait se concentrer sur le combat, uniquement sur le combat, et oublier le reste, les vociférations du public, les insultes comme les encouragements, le bruit et la fureur, les lumières, la table des juges et les vendeurs de pop-corn. Monsieur Salvatore le lui avait répété vingt fois, le boss ne plaisantait pas.

– Ton adversaire, ton adversaire, ton adversaire, tu ne dois voir que lui ! Il est le centre de la cible. Concentration totale ! Tu vises, tu frappes, tu vises, tu frappes. Le reste n'existe pas ! OK ?

Sa question n'emportait aucune réponse. Monsieur Salvatore n'attendait jamais aucun acquiescement, il ordonnait, c'est tout. Mario devait se contenter d'obéir à ses consignes, aveuglément, sans réfléchir. Tu vises, tu frappes, tu vises, tu frappes. Le reste n'existe pas. Facile à dire. En général, Mario y parvenait sans grande difficulté. Il visait, il frappait, il visait, il frappait. Droite gauche droite gauche gauche gauche droite droite coup doublé feinte à droite coup à gauche. Comme à l'entraînement. Facile à dire. Seulement voilà, cette soirée de boxe, ce match de gala tant attendu, si longtemps préparé, si longtemps espéré avec au bout, peut-être, la gloire et la ceinture d'or du champion, cette soirée prit soudain

un cours auquel Mario ne s'attendait pas. Cela lui paraît si loin et pourtant si proche...

Mille, deux mille, combien sont-ils à gueuler dans les gradins ? Des hommes pour la plupart. Certains viennent exorciser leur faiblesse, leur manque de courage physique, leurs muscles disparus et concentrent toute leur virilité martiale dans des cris de Vikings avant l'abordage. Ils encouragent, ils huent, ils sifflent, ils tapent du poing sur leurs genoux, ils se mordent les phalanges, ils délèguent. Oui, ils délèguent. Ils délèguent à deux combattants au centre d'un fragile carré de corde leur potentiel de violence, leur fascination pour le sang en offrant à leur mauvais génie un exutoire bien pratique qui leur évitera peut-être de brûler des tziganes ou de tabasser une pauvre fille qui leur refuserait ses seins. Dans cette foule, se trouvent autant de crapules que d'honnêtes hommes qui ne feraient pas de mal à une mouche, autant de crétins que d'érudits, des buveurs de pinard qui tachent et des amateurs de cognac. De la pâte humaine en vrac, avec ses inévitables grumeaux, des bons, des brutes et des truands et des Robins des bois au grand cœur, tous floutés par la lumière argent des projecteurs, anonymes, fondus dans la masse, moins visibles que des raisins secs dans un pudding. Mille, deux mille ? Qu'importe, Mario s'en fout. Car ce soir, le calcul est on ne peut plus simple. Mille ou deux mille moins une. Mille ou deux mille moins elle. Car, ce soir, contrairement à ce qu'elle a promis, elle est venue, omniprésente, assise au troisième rang allée B, deuxième siège en partant de la gauche. Avec ses yeux inquiets, avec ses épaules qui tremblent et sa poitrine qui cherche l'air. Et sa couronne de lumière, le champ de blé mûr de ses cheveux dorés. Lily. Son amour, sa femme, sa copine, son amante, sa Juliette, son Iseult, sa Virginie, sa Madame Bovary. Alors, les autres, ceux du premier rang comme ceux du dernier, ceux des places à deux balles et ceux des places à cent balles, les VIP et les officiels de la fédé, il en a rien à faire, Mario. Quand Lily se trouve dans son champ de vision, le monde se rétrécit soudain, l'univers se concentre dans le triangle des Bermudes

de ses yeux, de son nez et de sa bouche. Alors, la voir là, malheureuse, inquiète, pleine d'angoisse, ça lui fout un coup terrible au cœur, à Mario, un coup à en tomber K.O, le front en sueur rebondissant sur le plancher du ring comme une balle de ping-pong, la mâchoire qui se décroche en cognant par terre et le filet de bave sanguinolente qui s'éjecte d'entre les lèvres tuméfiées.

– Tu m'écoutes, dis, tu m'écoutes ?!

Monsieur Salvatore lui gueule dans la figure en lui tapant sur les joues, le soigneur lui a passé une éponge froide et trempée sur le visage et enduit de vaseline ses arcades sourcilières et l'arête de son nez, une façon d'en prendre plein la gueule en douceur. Mets de l'huile, comme dirait l'autre. Ça glisse, ça coule, cool Raoul... tu parles ! Mario l'a bien senti le gant de son adversaire sur ses lèvres au troisième round. Un goût ferreux, celui de son sang, est remonté de sa langue jusqu'à ses fosses nasales.

– Nom de Dieu, *porca madonna*, Mario ! Ecoute-moi ! Fais comme je t'ai dit, sinon il va te massacrer, ce dingue ! Vise et frappe ! Boxe intelligent. Il est plus fort, plus costaud, plus grand que toi mais crois-moi, il est plus bête aussi. Boxe malin, avec ton style, n'essaie pas d'imiter cette brute, fais voir qui tu es !

Fais voir qui tu es ! Il en a de bonnes, Monsieur Salvatore. Mario lui avait pourtant bien expliqué qu'il ne se sentait pas prêt, qu'il lui manquait trois mois de préparation et cinq kilos pour avoir une chance. Tony Gustavo Vazzaro n'est pas n'importe qui. C'est lui qui détient la ceinture d'or du champion national. Et pas d'hier ! Cinq ans de domination sans partage, des victoires par K.O ou arrêt de l'arbitre à chaque match, le dernier qu'il a envoyé sur la civière a mis quinze jours à reconnaître sa mère et un autre, un an après sa déroute, en bégaye encore. Tony Gustavo Vazzaro, dit le TGV des Abruzzes ! Le type, dès que le gong sonne, te fonce dessus comme un train à grande vitesse et plus d'un s'est retrouvé en réanimation sans avoir pu poser une semelle sur le quai de la gare. Cet ogre, ce

barbe-bleu, ce Mister Hyde te fait passer du wagon deuxième classe à la salle de déchoquage des urgences sans passer par la case départ et sans toucher vingt mille comme au Monopoly.

Mario s'est pourtant bien entraîné, entraîné dur, à vomir parfois après les séances interminables de corde à sauter, les épaules en feu à force de taper comme un sourd dans un punching-ball qui ne lui avait rien fait. Régime hypercalorique drastique, séchage musculaire, deux mille abdos en un quart d'heure, de la fonte à la tonne et le mois précédant la date de la rencontre, câlins interdits, au grand dam de Lily et de Mario qui aiment rien moins que de se serrer l'un contre l'autre, de se manger la bouche, de se palper comme pour vérifier qu'ils sont bien vivants, bien présents, comme s'ils avaient du mal à croire à une telle intensité entre eux. Mario, cette abstinence totalitaire le rendait fou. Mais, nom d'un chien, en quoi se manger la bouche contrarie un régime hypercalorique ! Des bêtises ! Il avait l'impression d'être dans la peau de ces lions de bande dessinée nourris au yaourt une semaine avant d'être lâchés dans l'arène pour dévorer un esclave ou Sainte Blandine. Ce qui le désolait le plus, c'était de penser que cette abstinence semblait confirmer que la privation d'amour et de caresses rendait les êtres humains plus méchants et plus agressifs. Hitler, Pol-Pot, Staline et Pinochet des super-frustrés des jeux de l'amour ? Sans aucun doute.

– T'inquiète pas, Mario, avait argumenté le boss. On va travailler le style. Jeu de jambes, déplacements latéraux, la danse des épaules à droite, à gauche, avant, arrière, la tête qui recule, qui avance, qui tourne sur son axe. Tu vas lui donner le tournis au TGV, tu vas le faire dérailler, tu vas voir. Tu vas créer ton style, ta signature. Sur l'affiche, sous ton nom, on fera imprimer en lettres dorées *The King of the city*, le roi de la ville ! Plus personne ne parlera de Mario Benedetti, le petit rital du quartier des Lavois, mais du King ! The King ! Toi, Mario. Il suffira de te voir combattre pour savoir que c'est toi, inimitable, unique, avec ton style.

Mario, je veux faire de toi un héros, un icône, un nouveau mythe de la boxe. Si tu me suis, Mario, ton auréole se verra des Pyrénées jusqu'à Rome!

Ce soir-là, dans le vestiaire, après un entraînement de malade, guetté par le doute et l'épuisement, Mario se demanda si Monsieur Salvatore ne commençait pas à perdre les pédales. A quoi carburait ce cinglé qui avait, dans un passé récent, déjà déglingué plusieurs jeunes boxeurs en les ayant fait précocement combattre contre des trop gros, des trop méchants, des trop rusés ? Au porto-rhum-tequila ? A la marocaine ? La poudre ? Le beaujolais à la banane ? Quand Mario cessa de chercher les raisons improbables du délire du boss, il comprit immédiatement : Monsieur Salvatore, avec une lucidité affutée comme un couteau de boucher, carburait plus prosaïquement à l'argent facile et le prenait pour une quiche, un flan, une buse, bref pour un couillon ! Il l'envoyait au casse-pipe pour se remplir les poches. Le boss pariait sur une écurie de jeunes boxeurs qui rêvaient légitimement de gloire, un moyen comme un autre de gagner du pognon. Pour lui, la boxe ressemblait au poker, il misait, bluffait, pouvait perdre ou gagner. Mais, sur les cartes étalées sur le tapis, pas de roi ou d'as mais de jeunes valets de cœur qui prenaient les coups sans emporter la mise. Si d'aventure un des poulains de Monsieur Salvatore gagnait son combat, il devait se contenter alors de la portion congrue, juste de quoi remplacer la télé antique des parents, se payer un costume de bonne coupe et avancer les premiers frais du dentiste.

Le quatrième round est sur le point de finir. Mario, au bout du rouleau, boxe à travers un brouillard écarlate. Le TGV lui a explosé les deux arcades, ses deux lèvres sont fendues à plusieurs endroits, encore ce goût ferreux sous le palais. Le gong sonne ; ce n'est pas la délivrance tant attendue, juste un répit, un pitoyable répit, un bref sursis, un minuscule sursis, le temps de vérifier qu'il ne va pas mourir dans la minute qui suit.

– Coach, coach, j'en peux plus ! Va falloir arrêter.

Pas de réponse. Chaque membre du staff technique joue sa partition, l'éponge trempée qui dégouline, la serviette qui essuie la sueur sur son visage, son cou et son torse, un ersatz de massage sur les deltoïdes, la vaseline qui n'empêche plus rien, qui ne masque plus rien. Du soin, un rite, un code de bonne conduite ? De l'inutilité en barre, du placebo, un pansement sur une jambe en bois, une dernière claque sur la croupe d'un veau mené à l'abattoir, se dit Mario. Sa souffrance ne lui fait bizarrement pas peur. Une seule réalité lui importe : elle, là-bas, toute ratatinée sur son siège du troisième rang. Lily. Toute en terreur, toute en remords de n'avoir pu empêcher tout cela. Pour elle, il se sent capable de ne pas se relever du tabouret, de ne pas replonger dans l'arène. Que les lions, les gladiateurs et tous les César Imperator aillent se faire voir ! La honte, le déshonneur, les lazzis, les sifflets, les crachats ne représentent rien comparés à ce qui le relie à cette fille, le temps les effacera de sa mémoire comme le vent emporte la paille. Son père et ses frangins auront besoin de temps pour lui pardonner mais les yeux de sa mère et de sa sœur le consoleront dès qu'il aura passé la porte. Elles comprendront, elles, sans avoir besoin d'explication, sans même qu'il ait à ouvrir la bouche car tout sera dit et écrit dans son regard et puis la fille qui se tient derrière Mario, cette petite qui a l'air si timide, sa simple présence leur en dira long. Elles l'inviteront à s'asseoir, lui proposeront un café, un biscuit. Lily refusera gentiment et les hommes se tairont car il n'y a rien à dire devant l'innocence sincère d'une fille de vingt ans qui aime un garçon du même âge. Le père aura alors pour elle mille préventions, laissant au vestiaire son sale caractère et sa femme pensera qu'il sait se montrer délicat et gentil quand il veut.

– Tu t'accroches, Mario, tu t'accroches, tu entends ? ! Tu vas aller jusqu'au bout ! Ton style, Mario, ton style ! Ton jeu de jambes, tes feintes de corps, mais, sors-les, bordel !

Gong ! Mario tient encore debout, l'autre sait que c'est une question de temps, qu'il va l'envoyer au tapis avant la fin. Mario parvient encore à esquiver, il sent

le vent du boulet siffler à ses oreilles. Celle-là s'il l'avait prise en pleine poire, c'était fini. C'est peut-être ça, la solution, s'exposer à un bon coup de marteau en pleine face, s'écrouler, voir les étoiles, les urgences, bégayer pendant quinze jours... Seulement voilà, il y a un hic et ce hic, c'est Lily. Il ne peut pas lui imposer le spectacle de sa demi-mort. Lily, c'est une fragile, une tendre, sa frayeur sera telle qu'elle pourrait en mourir, comme un petit moineau. Et puis, il y a l'autre là, en bas du ring, qui s'agite, le Salvatore qui n'a jamais sauvé personne, un loup qui hurle à la mort, qui appelle à la curée.

– Mais cogne, connard, cogne ! Espèce d'empoté, bouge, bouge, vise, frappe, vise, frappe !

Les coups, le sang, la douleur dans les côtes que le TGV lui martèle avec ses poings en fonte, Mario peut encore le supporter... supporter l'insupportable, il n'aurait jamais cru en être capable et pourtant comme d'autres avant lui, dans des circonstances autrement plus atroces, dans les camps de la mort, dans les déserts de famine, sur les croix des fous de dieu, il serre les dents. L'instinct de survie demeure parfois le plus fort. Survivre sera sa victoire, sa ceinture d'or !

Il prend un uppercut dans l'oreille, ça siffle, ça vibre, tenir, tenir, montrer à Lily que ce n'est pas si grave puisqu'il tient encore debout. Il n'a rien trouvé de mieux pour la rassurer. Fin du sixième round. Ils sont de plus en plus longs, ces rounds, le chrono est détraqué ou quoi ?

Tabouret, éponge, serviette, cracher dans la cuvette un mélange de salive et de sang. Et avant de remettre son protège-dents, une dernière supplique.

– Coach, coach, faut jeter la serviette, faut abandonner.

Monsieur Salvatore serre les dents avec un air mauvais. L'arbitre vient vérifier et conclut que Mario peut continuer.

– T’as entendu, espèce de mauviette ? Tu peux continuer, alors tu bouges tes fesses et tu y retournes, compris ! Si tu tiens au moins huit rounds, la prime double, tu comprends ? T’as pas besoin d’argent, pauvre crétin ? Allez ! Affole donc un peu ton style, nom de Dieu !

Le gong sonne la reprise. Mario se lève, on retire le tabouret, les staffs quittent le ring.

– Le style, le style, triple buse ! gueule Salvatore en rage.

Le combat va reprendre dans une seconde, Mario n’avance pas, se fige, dresse ses poings devant lui et interpelle le TGV et l’arbitre.

– Une seconde, messieurs, s’il vous plait.

Il se penche vers le coin du ring où se terre son staff, prend Monsieur Salvatore par le col, le soulève sans difficulté, Salvatore est épais comme un hareng-saur, le place devant lui, la salle s’est figée dans un silence de marbre. Et Mario entame devant le boss une chorégraphie improbable : un expert reconnaîtrait aisément dans ses pas la technique de Cassius Clay, l’élégance de Fred Astaire, l’énergie de Gene Kelly et la grâce de Noureev. Un style inimitable, le plus beau jeu de jambes jamais dansé depuis l’invention de la boxe ! Et soudain, Mario tend son poing derrière son épaule et décoche sur le menton de Monsieur Salvatore le coup droit le plus stylé que la Fédération nationale de boxe n’ait jamais répertorié et l’envoie valdinguer dans les cordes.

Un silence de plomb cimente le public, les juges, les staffs, l’arbitre. Seul un applaudissement enthousiaste se fait entendre. Celui d’un petit bout de jeune fille, un mètre soixante-quatre à tout casser, quarante-sept kilos à la dernière pesée, debout sur un siège du troisième rang de l’allée B. Lily ! Et Mario ne voit plus qu’elle, n’entend plus que ses mains battre au même rythme que son cœur. Il adresse un bref salut à l’arbitre, souhaite bonne route au TGV et descend du ring.



Il se dirige vers le troisième rang de l'allée B, prend Lily dans ses bras et se dirige vers la sortie. Une dizaine d'applaudissements, des connaisseurs, il en restait quelques-uns, tout n'était donc pas perdu.

Oui, il s'en souvient comme si c'était hier, Mario.

Ce soir-là un roi est mort, vive le roi.

Avant même de régner un jour, The King of the city s'était effacé avec élégance pour laisser régner le seul roi qui vaille : The King of the Lily !